

résistible sur le jury, ascendant qui de proche en proche s'est étendu sur tous ses concitoyens.

Ce fut en 1823 qu'il entra dans la Chambre des Représentants, et il y prit aussitôt place parmi les orateurs les plus populaires. En 1827, il fut choisi à l'unanimité pour remplir une place vacante dans le Sénat. Sur ce nouveau théâtre, sa renommée grandit encore. Les services qu'il rendit à son pays et à la Constitution sont dans la mémoire de tous, et ce n'est pas ici le lieu de raconter son plus beau triomphe, je veux parler de la victoire qu'il remporta sur les *nullificateurs*.

Comme homme d'Etat, M. Webster est digne d'être placé sur la même ligne que les Jefferson, les Hamilton et les Adams. Des vues sûres et éclairées, une prudence tempérée par une hardiesse sage et réfléchie, ont marqué tous les actes de son administration des affaires étrangères. Récemment il a négocié un traité avec la Grande-Bretagne, et les Etats-Unis se glorifient du rôle à la fois plein de liberté et de dignité que leur a fait jouer M. Webster. Sur tous les points en litige, la question des frontières du Maine, celle du commerce des esclaves et celle de l'extradition mutuelle des criminels, son langage a été celui qui convenait à un grand peuple, et surtout à une république qui a besoin de se faire respecter par les vieilles aristocraties de l'ancien monde. Sur tous les points, le plénipotentiaire anglais, lord Ashburton, a cédé devant la logique ferme et irrésistible du ministre américain.

Les principaux discours prononcés par M. Webster dans le congrès et dans des assemblées populaires ont été publiés il y a peu d'années, à Boston. On y a joint quelques-uns de ses plus éloquents plaidoyers. Quant à ses discours plus particulièrement politiques ils sont considérés par les Américains comme des pages de la Constitution, tant on les trouve animés de l'esprit qui a présidé à la fondation de la liberté américaine.

M. Webster porte empreint sur son visage le caractère qu'il a déployé dans toutes les circonstances d'une vie longue, agitée et glorieuse. Ses yeux, sombres et enfoncés dans leur orbite, ont un éclat irrésistible; ses larges et épais sourcils noirs expriment l'énergie et la détermination. — Tous ceux qui ont eu l'occasion de s'approcher de cet homme d'Etat s'accordent à louer sa modestie, ses manières à la fois pleines de simplicité et de dignité; quelques esprits sévères lui reprochent de l'indolence et de la dissipation, mais sa vie entière rend témoignage que, pour le service de son pays, il n'a été surpassé par personne en désintéressement, en activité, et que jamais il n'a sacrifié les affaires à ses plaisirs.

Extraits

De l'éloge funèbre de Mgr. Ch.-Auguste de Forbin-Janson, prononcé dans la Cathédrale de Nancy, par le R. P. Henri-Dominique-Lucordaire.

PORTRAIT DE NAPOLEON.

"Il y avait alors sur le trône de France un homme supérieur à tous ses contemporains non seulement par le génie de la guerre et de la législation, mais surtout par la profondeur de ses instincts religieux. Aussi grand par la conquête que Cyrus, Alexandre, César et Charlemagne, il avait ou le mérite de reporter sa nation vers Dieu, et bravant jusque dans ses généraux les derniers sifflements de l'incrédulité populaire, on l'avait vu saisir d'une main courageuse, et tenir ensemble dans un même faisceau l'épée, le sceptre et la croix de Jésus-Christ. Ce grand homme n'avait de haine contre rien, ni contre Dieu, parce que lui-même était puissant et le créateur d'un monde nouveau, ni contre la noblesse, parce que lui-même descendait en droite ligne de tous les vieux héros, ni contre le peuple, parce que lui-même il en était l'enfant, ni contre le passé et l'avenir, parce qu'il se croyait aussi fort qu'eux. Homme social, il embrassait dans sa large poitrine toutes

les pensées honnêtes de l'humanité, et n'y proscrivait rien que la bassesse et l'incapacité. Son armée, ses palais, ses conseils, sa main s'étaient ouverts à tous les débris épars de la société française et l'on rencontrait chez lui le marquis de l'ancien régime à côté du baron de l'empire, l'homme de la convention à la gauche de l'émigré, le soldat de la dernière victoire avec un abbé de Saint-Sulpice. Napoléon, Messieurs, discerna le jeune Forbin, et le nomma auditeur au conseil d'Etat."

LA SOCIÉTÉ MODERNE.

"La société moderne est fondée sur deux idées capitales, qui peuvent bien, si on ne les regarde qu'à certains momens et dans certaines occasions s'obscurcir aux yeux du spectateur et même disparaître, mais qui remontent toujours à la surface, comme ces plantes enracinées au fond d'un fleuve, nourries de ses eaux et de son limon, et qui, blessées quelquefois par la force du courant, baissent un moment la tête, mais finissent toujours par ramener au-dessus des flots leur tige et leur couronne. La première de ces idées, c'est qu'il n'existe entre les hommes d'autre distinction sérieuse que la distinction du mérite personnel, et que ni la naissance, ni la fortune, ni les emplois publics ne font rien pour élever un homme, s'il ne s'élève lui-même par sa capacité, ses services et sa vertu. La seconde, c'est qu'il existe au-dessus de tous, même au-dessus de la souveraineté, et en faveur de tous, des droits qui ne peuvent être ni retirés, ni méprisés, ni prescrits, et qui ne sont pas seulement protégés par la force idéale de la nature et de la religion; mais encore par la force sociale des lois, des mœurs et de l'opinion publique. Les limites de ces deux idées varient dans les esprits: les uns en étendent le cercle, les autres le rétrécissent, mais tous, à part un petit nombre d'hommes, les vénèrent comme l'arche sacrée du siècle présent. Ce n'est pas que les adversaires de ces principes ne disent rien à leur sujet qui mérite d'être considéré; ils disent, au contraire, des choses remarquables, entre autres celles-ci: Que réduire l'homme à son mérite personnel, l'isoler dans l'ordre de la gloire, tandis qu'il n'est isolé ni par le sang, qui se transmet, ni par la fortune qui se transmet aussi, ni par la mémoire, qui le rattache invinciblement à ce qui l'a précédé, c'est violer l'instinct le plus fort de la nature, attaquer l'esprit de famille et de tradition, et ne faire plus de l'humanité qu'un tourbillon de poussière sans lien et sans nom. Ils disent que la solidarité dans le mérite, loin de nuire au développement du mérite personnel, en est le plus vif aiguillon, et que de même qu'un père est excité par la pensée de ses enfans à augmenter son patrimoine, il l'est pareillement à accroître la dignité de son nom, comme aussi les enfans, par le souvenir de leur père, sont portés à ne pas dégénérer de son rang dans l'opinion des hommes. Ils disent aussi qu'élever le droit des peuples par-dessus la souveraineté qui régit l'ensemble du corps social, c'est élever la liberté plus haut que l'autorité, et les mettre dans un conflit perpétuel où nul n'étant arbitre du débat, chacun sera le maître de couvrir la tyrannie du nom de l'ordre, et la révolte du nom de la justice; que, du reste, il suffit de regarder le monde moderne pour connaître la vanité des idées sur lesquelles il est assis, puisqu'on ne peut rien voir à la fois de plus misérable et de plus chancelant: la possession de l'or devenue le seul titre à l'exercice de tous les droits civiques, l'ambition vendant et achetant les

consciences à ciel ouvert, le commerce des-honoré par une banqueroute qui n'a plus même la pudeur pour frein et la honte pour châtiement, l'obéissance sans amour, le pouvoir sans paternité, des mœurs qui ont l'hypocrisie de l'égalité et de la liberté plutôt qu'elles n'en ont le culte, et par-dessous ce triste spectacle, le bruit d'une terre qui se remue, qui soupire et qui attend."

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS,

le 25 février, 1845.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Ancienne comédie.

I.

MES AMIS,

Vous avez tous lu ou entendu lire certains traités sur les désagréments, sur les inconvénients de l'usage habituel du tabac. On le prend par le nez, on le fume, on le mâche.

A ceux qui prisent on a dit: cette poudre que vous aspirez, elle demeure dans votre cerveau et y cause une excitation qui devient presque toujours dangereuse; aux seconds: cette fumée que vous tirez sans cesse de cette pipe sale et pleine d'un jus vénéneux, vous assèche l'estomac et vous force à une expectoration trop abondante; aux autres, enfin: cette feuille noire, durcie, préparée souvent avec des ingrédients malsains, que vous roulez avec tant de complaisance entre vos mâchoires, cette feuille vous souille la bouche, vous gâte les dents, vous donne une haleine empestée, et fuit de votre bouche, qui devrait être si propre, une véritable..... mais je n'oserais jamais enregistrer cette humiliante similitude.

Certes, ce sont là, messieurs, des accusations bien graves, d'autant plus graves qu'elles sont peut-être fondées sur certaines couleurs de vérité. Hâtons-nous donc, tout en reconnaissant les mauvaises qualités de ce pauvre tabac, de consigner en traits frappants les caractères distinctifs qui en ont fait, qui en font encore, et qui en feront toujours l'agrément, le désennui, presque le compagnon de l'homme.

Supposez, en effet, une réunion de jeunes fous qui ne se voient, à certaine heure de la journée, que pour récompenser les heures qu'ils ont passées au travail. Quel entrain! quelle gaieté! quel feu roulant de bons mots, d'épigrammes! La bouteille circule, les verres s'empressent, se vident pour se remplir de nouveau; le tapage va en augmentant, puis fatigué, épuisé, un de la troupe joyeuse se lève et s'écrie: Dis donc, toi, as-tu du tabac? Appel magique! toutes les têtes se retournent, tous les yeux s'agrandissent, toutes les mains se plongent dans les poches du paletot, de la redingote, du pantalon, toutes les poitrines gonflées laissent échapper un soupir profond, prolongé; les verres sont là négligés, inutiles, toutes les bouches ont proclamé le mot de ralliement: Fumons! Oh! alors,